



Clio. Femmes, Genre, Histoire

12 | 2000

Le genre de la nation

Geneviève FRAISSE, *Les femmes et leur histoire*, Paris, Gallimard, Folio Histoire, 1998, 614 p. ;
Michelle PERROT, *Les Femmes ou les silences de l'Histoire*, Paris, Flammarion, 1998, 493 p.

Eliane GUBIN



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/198>

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2000

ISBN : 2-85816-554-8

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Eliane GUBIN , « Geneviève FRAISSE, *Les femmes et leur histoire*, Paris, Gallimard, Folio Histoire, 1998, 614 p. ; Michelle PERROT, *Les Femmes ou les silences de l'Histoire*, Paris, Flammarion, 1998, 493 p. », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 12 | 2000, mis en ligne le 20 mars 2003, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/clio/198>

Ce document a été généré automatiquement le 21 avril 2019.

Tous droits réservés

Geneviève FRAISSE, *Les femmes et leur histoire*, Paris, Gallimard, Folio Histoire, 1998, 614 p. ; Michelle PERROT, *Les Femmes ou les silences de l'Histoire*, Paris, Flammarion, 1998, 493 p.

Eliane GUBIN

- 1 Il n'est jamais facile de rendre compte d'un livre de mélanges *a fortiori* de deux même s'ils sont liés par le thème, la démarche éditoriale et le moment de leur parution. Liés aussi par la personnalité de leurs auteures, Geneviève Fraisse et Michelle Perrot, toutes deux mêlées à l'écriture de l'histoire des femmes et codirectrices du 4^e tome de *l'Histoire des Femmes en Occident*. Pour Geneviève Fraisse (19 articles, écrits de 1975 à 1997) comme pour Michelle Perrot (25 articles de 1974 à 1997), c'est un bilan de près d'un quart de siècle de recherches. Ces ouvrages ne se lisent donc pas comme des livres « neufs » : au-delà de leur contenu et de leur apport scientifique, ils se lisent comme des parcours qui rappellent la genèse de l'histoire des femmes en France. Précédés tous deux d'une introduction qui livre l'intention de leur auteure, de leurs doutes originels aux réflexions actuelles, ils sont tout à la fois sommes d'informations historiques et philosophiques et témoins d'une ego-histoire intellectuelle, « fragments d'histoire » indissociables de l'itinéraire personnel (M. Perrot). Ce qui renforce la difficulté d'en rendre compte : il y a là matière à plusieurs comptes rendus, selon les approches et les niveaux de lecture mais il faut se borner à un seul. Il convient aussi de respecter l'intention des auteures dans le choix qu'elles ont fait elles-mêmes de leurs textes. De ce point de vue, les deux publications diffèrent. Le recueil de Michelle Perrot se présente comme une synthèse de ses préoccupations, ordonnée autour des thèmes porteurs de sa recherche : la question des sources, le travail des femmes, la citoyenneté politique, les femmes d'exception. Elle y

intègre en outre les débats récents auxquels elle fut mêlée et *in fine* une réflexion sur sa collaboration avec Michel Foucault qui souligne l'apport de la pensée foucauldienne pour les études sur les femmes. L'ouvrage se présente donc comme un condensé des principales allées fréquentées par l'historienne. Geneviève Fraisse privilégie plutôt ce qui concourt à son orientation philosophique actuelle et à ses interrogations sur le politique. Séduite par l'esprit des femmes, plus que par leur corps qui l'avait pourtant interpellé dans ses premiers travaux (on songe notamment à son essai sur le travail domestique, *Femmes toutes mains*, ces servantes taillables et corvéables à merci) elle retient surtout des textes qui partent à la « recherche d'une raison possible des femmes ». La question de la méthode taraude Michelle Perrot, formée à l'école « classique » de l'histoire sociale, à une époque où les recherches quantitatives et systématiques étaient censées la doter du tranchant scientifique qui semblait lui manquer. Michelle Perrot demeure très préoccupée par les traces et les sources, par leur défaut d'enregistrement lorsqu'il s'agit des femmes, en un mot par la sexuaction des sources et des archives. La parole des femmes l'interpelle, tout comme le silence choisi d'ailleurs pour titre silence qui leur fut imposé « à travers les siècles par les religions, les systèmes politiques et les manuels de savoir-vivre ». Non pas que ce silence ait été absolu, au contraire. Des voix collectives et des voix individuelles l'ont troué de nombreux éclats, espérant ainsi changer « l'horizon sonore ». Des filles de Karl Marx aux carnets de la discrète Caroline Brame, des écrits de Flora Tristan, enquêtrice et observatrice sociale à ceux de George Sand, femme politique et polémique : autant de voix qui rappellent la volonté d'exister. Comment expliquer dès lors que ces efforts aient laissé si peu d'empreintes ? Parce que le silence et l'invisibilité des femmes ne sont ni une question de vue ni une question d'ouïe, mais bien une question d'idéologie ; et Michelle Perrot d'explorer pourquoi, comment, quand les observateurs sociaux, les historiens, les hommes politiques ont décidé de ne pas voir et de ne pas entendre les femmes.

- 2 Qu'on me permette d'ouvrir ici une parenthèse car cette invisibilité passée des femmes fait irrésistiblement penser à l'invisibilité présente de l'histoire des femmes. Les femmes et leur histoire : toutes deux existent, s'expriment, revendiquent, mais comment les entend-on ? Bien que la décennie 1970 voie naître en France les premiers cours sur l'histoire des femmes (Paris VII Jussieu, 1973), les premiers colloques (Les femmes et les sciences humaines, Aix, 1975), les premiers contacts internationaux, en 1984 le colloque « fondateur » de Saint Maximin s'interroge : « L'histoire des femmes est-elle possible ? ». Interrogation qui frappe, qui étonne : Jacques Rancière écrit récemment à propos de l'ouvrage du même nom : « Un ouvrage rédigé par des chercheuses qui semblaient ainsi s'interroger sur les fondements de ce qu'elles pratiquaient pourtant déjà depuis quelque temps »¹. Mais la question était plus large et portait en germe la question du statut. L'histoire des femmes était-elle une histoire possible ? C'est-à-dire une histoire qui puisse être acceptée, intégrée, reconnue, non reléguée aux marges de la discipline historique ? La crainte de la périphérie ou pire, du ghetto, traverse toute l'œuvre de Michelle Perrot. En 1984, la question méritait certes d'être posée. Elle n'est toujours pas résolue en l'an 2000. Le débat a progressé ; la parution de *L'Histoire des Femmes en Occident* a marqué une rupture (1992) par laquelle l'histoire des femmes a accédé à une reconnaissance intellectuelle. Mais la reconnaissance institutionnelle ne suit pas. Si la pertinence de la discipline n'est plus contestée, la « mixité » des connaissances est toujours boudée. Alors que le pouvoir politique se dote de moyens pour assurer la mixité de la société (école, travail, suffrage, représentation) par des pratiques de rattrapage et d'égalité des chances,

il reste étrangement sourd à l'idée d'enseigner un passé sexué. Enjeux universitaires, certes, mais pas seulement. La question de la mémoire est une question éminemment politique, et c'est bien la mémoire mixte d'un passé mixte qui continue à déranger. Et si en 1997, le colloque international de Rouen reprend la formule en la modifiant, « Une histoire sans les femmes est-elle possible ? » c'est une fois encore pour dépasser la seule interrogation. Michelle Perrot y revient d'ailleurs implicitement quand elle rappelle, au terme de son ouvrage, combien le débat autour de *l'Histoire des Femmes en Occident* fut rude, mais stimulant, aux Etats-Unis, mou et esquivé en France où « l'indifférence polie est un moyen usuel de marquer ses distances ». Plus encore, au terme d'un parcours épistémologique, elle revient à son doute initial : l'histoire des femmes est-elle possible ou bien restera-t-on réduit à faire « l'histoire de la différence des sexes ? ». Le travail des femmes constitue un autre axe chez Michelle Perrot, et même « un front pionnier ». On sait en effet qu'elle vint aux études féministes par l'étude du monde ouvrier. Elle en découvre l'antiféminisme et c'est à partir de la question sociale qu'elle interroge la ségrégation des sexes. Elle recherche l'expression des femmes au travail (« Grèves féminines »), s'interroge sur les valeurs « bourgeoises » d'un mouvement ouvrier qui (re)place ses femmes au foyer, voit dans l'ouvrière la concurrente et non la compagne de l'homme, dans la bonne ménagère l'assurance du bonheur ouvrier et un gage de promotion sociale. Bien sûr, les femmes n'ont pas cédé entièrement à ces stéréotypes et à ces préjugés, elles se sont (parfois) dressées en rebelles. Mais les représentations patriarcales dominantes les ont maintenues dans des postures ambiguës, à mi-chemin du domestique et de l'activité professionnelle. Les « métiers de femmes » sont pétris de cette ambivalence. Leur visibilité n'est d'ailleurs plus une question de voir, mais une question de compter et d'enregistrer. Enregistrer ce que l'on veut faire compter : non pas les tâches domestiques (mais bien le travail à domicile), non pas la nature du travail mais le lien de parenté qui unit celle qui le produit à celui qui le consomme : la recension du travail et l'établissement des statistiques fondent au siècle dernier une hiérarchie permettant de transformer les épouses et les mères en non-actives. Et lorsqu'elles sortent du foyer et redeviennent visibles derrière les machines dans les manufactures, cette visibilité se mue alors en déviance, en pathologie sociale. Quand les travailleuses deviennent visibles, la société souffre de dysfonctionnement. Autre question, celle de la citoyenneté. Relancée par la commémoration du Bicentenaire, par la fabrication de « l'exception » française (quelque peu irritante, il faut bien le dire) et par le mouvement pour la parité, la citoyenneté ramène l'histoire des femmes sur le terrain du politique. Michelle Perrot se penche sur la « parole publique des femmes » et sur celles de Flora Tristan et de George Sand. Geneviève Fraisse en fait son thème central. Se distinguant clairement de ce qui préoccupait la seconde vague féministe le corps des femmes elle entend explorer selon ses propres termes « une perspective différente à l'intérieur d'une histoire du féminisme » et quitter ce qu'elle nomme l'histoire morale, soit les aléas des préjugés et des mœurs. Pour elle, les spécificités culturelles comme les spécificités nationales sont certes « des déterminations historiques » mais pas des « raisons explicatives suffisantes ». En sondant la pensée des femmes et sur les femmes, elle entend montrer que leur exclusion ne procède pas de « l'air du temps », mais bien d'une politique réfléchie, concertée, mise en place par la loi et la norme. C'est au cœur même de l'idée républicaine qu'elle trouve l'exclusion des femmes, seul moteur possible pour instaurer le nouvel ordre. Le processus décrypté renvoie à des situations analogues, dans les pays voisins où les idées de 1789 ont été exportées. Même souci, quasi obsessionnel, de respecter l'universalité des droits mais de réduire la citoyenneté active, de contrôler une

masse d'électeurs en écartant tous ceux qui ne sont pas « sûrs ». Ecarter les fous, les prodiges, les mineurs, les étrangers, les domestiques, écarter les femmes. Celles-ci, toujours absorbées par les devoirs domestiques même en temps de révolution, moins disponibles pour les réunions longues et tumultueuses, sont rapidement décrétées inaptes au débat public, cette culture du verbe fonde le politique et semble en garantir la représentativité : laisser parler chacun est certes une exigence, mais une exigence qui requiert du temps un temps sur lequel le politique mise pour exclure les femmes, sollicitées par d'autres tâches. Geneviève Fraisse sonde cette démocratie exclusive terme impossible à traduire en anglais ce qui renvoie, avec le *gender*, à l'incommunicabilité des champs sémantiques. Pour elle, le mouvement démocratique, qui suppose l'identique, a buté sur les différences de sexe. On pourrait ajouter : comme il a buté sur les différences de classes, de races, de nationalités. L'identique tourne presque à l'obsession ; l'après-révolution aspire à l'homogénéisation sociale : imposition musclée d'une seule langue, uniformisation des fêtes, du calendrier, du vêtement. L'utopie d'une société d'égaux a buté sur la différence des sexes. Inversement, l'inclusion des catégories exclues pour élargir « l'égalité » ne pouvait se faire sans réforme profonde du politique : c'est bien la raison d'un retard qui n'en finit pas et l'enjeu des débats sur la parité. Au terme de sa quête philosophique et historique, Fraisse plaide pour une parité qui transcende le politique. L'égalité suppose un partage du pouvoir partout où celui-ci s'exerce, que ce soit dans la sphère domestique, économique ou civile.

- 3 Soulignons enfin, pour conclure ce bref aperçu, combien, dans l'œuvre de Michelle Perrot comme dans celle de Geneviève Fraisse, le XIXe siècle paraît central. Toutes deux sont en effet attentives aux ruptures, aux syncopes plus qu'à l'ordre strictement chronologique : si Geneviève Fraisse est séduite par Poullain de la Barre, elle fait l'impasse sur les Lumières pour privilégier l'après-Rousseau, soit le moment où « l'on débat enfin de l'égalité de tous les êtres ». Historienne du social, Michelle Perrot est profondément ancrée dans un siècle qui voit l'émergence de la lutte des classes. Il s'agit là d'un choix qui apparaît comme le corollaire de deux parcours scientifiques plus que comme une chronologie délibérée pour fonder l'histoire des femmes. D'autres temps, d'autres lieux, d'autres écoles et d'autres thèmes apportent en effet de l'eau au moulin des femmes, qui n'est pas circonscrit par deux ouvrages, fussent-ils de véritables « sommes ». Ceci dit, le long XIXe siècle fascine en effet par ses multiples paradoxes : la persistance des inégalités oblige à une codification raisonnée des exclusions, qu'il faut désormais légitimer pour sauvegarder la face des principes égalitaires. C'est bien dans l'idée d'égalité que gît l'essor des inégalités, c'est bien dans la nécessité d'en donner une explication raisonnée que gît l'essor des innombrables discours sur l'infériorité des femmes (comme des races ou des classes), tenus par des hommes de sciences, des hommes de lettres, des hommes de terrain. Les livres refermés, j'aimerais souligner la récurrence du terme « possible » qui les traverse. Serait-ce la clé qui ouvre le XIXe siècle ? Dès lors que les efforts des unes peuvent servir aux autres, l'exception cesse d'être individuelle : « en régime démocratique, l'exception peut faire la règle, car tout ce qui est permis à l'une peut l'être logiquement à toutes. L'exception est une figure exemplaire, l'exemple d'une règle possible » (Fraisse, p. 13). La rupture avec l'Ancien Régime, qui ne connaissait que des possibles individuels et arbitraires, est totale. D'où l'importance de l'acte singulier et du modèle identitaire pour les féministes, l'importance de figures aussi diverses, aussi variées que Hubertine Auclert, Madeleine Pelletier, Clémence Royer, Louise Michel, les « libres femmes de 1848 ».

NOTES

1. J. Ranciere, « L'historienne en proie au silence », *Critique*, 632-633, janvier-février 2000, p. 2.